

Jean-Yves Gabbud

L'ABUSEUR



EDITIONS **MONOGRAPHIC**

L'AVEU

- Jean-Paul, je ne vais pas tourner autour du pot. Ce gars, je l'ai tué.
- Quoi? Mais tu es folle! Tu vas finir ta vie en prison.
- Ne te fais pas de souci pour moi. Je ne finirai pas derrière les barreaux.
- Tu as l'air bien sûre de toi...
- Mais oui, parce que je sais que tu vas m'aider à ce que personne ne me soupçonne.
- Et pourquoi est-ce que je ferais ça?
- Parce que tu m'aimes bien.
- C'est vrai que j'apprécie énormément nos échanges, je te considère presque comme une amie, mais je ne veux pas être le complice d'un meurtre. Je ne me mouillerais pas pour que tu échappes à la justice. Tu me connais, je suis fidèle à certaines valeurs... Et puis, je n'ai vraiment aucun cadeau à te faire.

En face, au lieu de la crainte, un large sourire illumine le visage de celle qui a avoué son méfait :

- Monsieur le président, examine bien ces documents avant de prendre ta décision...

Le silence s'installe un court instant.

Celui qui est appelé président reste figé pendant quelques secondes. Il peine à respirer, son cœur se met à accélérer.

Il ne saisit pas ce qui lui arrive. Il a l'impression d'être tombé dans un mauvais film. Un geste et il plonge son regard sur les feuilles qui ont été glissées sous son nez. Il les lit et les relit.

Il respire. La moiteur de ses doigts fait gondoler le papier.

Il se frotte le visage de sa main gauche.

Le prénom Jean-Paul relève légèrement la tête, sans regarder son interlocutrice, il soupire :

– D'accord, tu as gagné. Que veux-tu ?

Elle savoure l'instant. Elle laisse quelques secondes s'écouler, histoire d'augmenter encore la pression.

– Tu es mon alibi.

Les épaules de l'homme s'affaissent, la tête se baisse. Il lâche :

– Tu étais avec moi et tu ne m'as pas quitté de la soirée.

Cette dernière phrase provoque un état de bonheur qui se lit sur le visage de l'autre occupante de cette arrière-salle de bistrot.

– J'ai exactement le même souvenir que toi, mon cher.

Elle se lève, fait quelques pas en direction de la sortie avant de se retourner. Le rictus s'est élargi. Il est devenu carnassier.

– Nous allons chambouler cette élection. C'est moi qui te le dis.

LE DISPARU

Le téléphone sonne encore dans le vide. J'ai de nouveau droit à ce message préenregistré à la texture métallique.

Je me lisse la barbe, encore et encore.

Je peine à interpréter ce silence. D'ordinaire, Augustin me répond prestement ou, au pire, me rappelle dans l'heure. Comme tout bon politicien en campagne, il est encore plus prompt à décrocher en période électorale qu'à l'accoutumée. Il sait que la rédaction en chef du « Nouvelliste », le quotidien qui m'emploie, m'a attribué la couverture de sa commune.

Là, ça fait plusieurs jours que j'essaie de l'atteindre. En vain.

Je commence à me faire des films. A-t-il préféré accorder une interview à un autre média ? Ce n'est pas vraiment son genre, mais il a pu se laisser convaincre et maintenant il ne sait plus comment revenir en arrière.

J'insiste.

Messages vocaux. Courriels. WhatsApp. J'essaie même LinkedIn. Je sais que même retraité, il est très actif sur les réseaux sociaux et que j'ai donc une chance de l'atteindre ainsi.

Espoir déçu.

Aucune réponse, si ce n'est celle de cet abominable répondeur. Sur la boîte mail, par contre, aucun message d'absence.

Le temps commence à presser. Je dois rendre mon article dans quelques heures.

J'ai tout. Il me manque « juste » mon interlocuteur principal.

Je tourne en rond, mon smartphone à la main, pour évacuer mon stress.

Augustin est conseiller communal ; cette fois, il est LE candidat qui peut devenir le premier citoyen de la commune. Il fait figure de grandissime favori. Celui dont la cote est à 100 contre 1, si j'en crois ce qui se raconte, même si j'ai conscience qu'il y a de l'exagération dans l'air. J'ai malgré tout tendance à donner du crédit à ces rumeurs, parce que cela fait des années que je le connais et que je perçois le niveau de sa popularité. J'ai eu l'occasion de l'interviewer lorsqu'il était député. Puis, au moment où il a tenté l'aventure en se présentant au Conseil national. Il m'avait confié avoir accepté de se lancer en sachant qu'il ne serait qu'un porteur d'eau ; il était conscient d'être en lice uniquement pour aller chercher des suffrages pour sa liste sans avoir la moindre chance d'être élu lui-même.

Malgré tout, ces campagnes à répétition lui ont donné une certaine stature dans sa région.

Au moment de la proclamation des résultats au National, il avait été surpris par l'ampleur de son score, puisqu'il ne se trouvait qu'à quelques centaines de voix du dernier élu de son parti. Pendant un instant, il avait regretté de ne pas avoir mené une véritable campagne, de ne pas avoir joué sa carte personnelle. Finalement, le lendemain, il m'avait rappelé pour me dire qu'il était content de ne pas aller siéger à Berne. Ce qui l'intéresse, c'est son canton et sa commune. C'est là qu'il m'avait annoncé, en exclusivité, son intention de briguer la présidence de sa commune.

Aujourd'hui, j'ai besoin de son avis pour que mon sujet soit complet en donnant la parole à toutes les formations politiques. Sans lui, je peux toujours écrire à la fin de mon article qu'Augustin est resté injoignable, mais c'est là la formule du dernier recours. Pour moi, une telle conclusion constituerait un échec, même si je n'en suis pas responsable, même si je pourrais donner la parole à un de ses colistiers pour respecter la pluralité des points de vue.

Cette attente d'une réponse à mes appels est l'un des rares éléments de ma profession que je n'apprécie pas : dépendre des autres pour réaliser un bon sujet.

Comme je le répète souvent à mes collègues, ce job est une école de modestie. Même si certains se prennent la tête juste parce qu'une personne intéressée leur a fourni une info ou un document qui leur a permis de sortir un scoop, nous dépendons des autres pour être bons, nous avons besoin des autres simplement pour être informés.

Je fais les cent pas un moment encore, tout en faisant tourner un stylo entre mes doigts.

Je me décide à faire ce que je ne m'autorise qu'exceptionnellement : appeler un proche de mon interlocuteur. En l'occurrence, je compose le numéro de son domicile.

Une sonnerie.

Une seule.

Sa femme décroche.

Elle a l'air toute paniquée lorsque je lui demande si je peux parler à son mari :

– Est-ce que vous avez de ses nouvelles ? me lance-t-elle. Lui est-il arrivé quelque chose ?

Je suis surpris de ce retournement de question.

– Je n'en ai pas. C'est justement la raison qui me pousse à m'adresser à vous.

Je l'entends pousser un léger soupir, qui hésite entre le soulagement et l'angoisse. Une voix chevrotante laisse tomber l'information que je n'attendais pas :

– Il n'est pas rentré. Il ne répond pas. C'est la première fois qu'il agit ainsi, en quarante ans de mariage...

Aux pleurs que j'entends, je devine des larmes, qui m'indiquent qu'il se passe quelque chose de grave. De très grave.

SOLITUDE

Jean-Paul est resté seul.

Le teint pâle, les yeux vides, il ne s'est jamais senti aussi isolé de toute sa vie.

Devant lui, une grande table en bois massif entourée de quatorze chaises vides, aussi vides que les bouteilles de petite arvine et de cornalin qui y trônent encore.

La finesse des arômes de ces vins a laissé la place à une odeur âcre, mélange de relent d'alcool et de transpiration.

La séance a été fructueuse. Il aime présider ces réunions de comité, donner l'impulsion, freiner lorsque le débat part en vrille, fédérer, motiver.

Il y a quelque temps, lors d'un échange avec sa femme, cette belle intellectuelle qu'il admire tant, il a pris conscience que son engagement politique donne un sens à sa vie, le sort de son anonymat en le mettant sur le devant d'une scène. Lui, l'employé d'une grande compagnie d'assurances, pensait avoir réussi sa vie en décrochant un poste hyper bien payé. Il avait ressenti le besoin de montrer sa réussite en s'offrant une belle voiture, en donnant de l'éclat aux décorations de sa maison, en postant sur les réseaux sociaux ses vacances hors de prix en Islande ou en Afrique du Sud. Ces démonstrations l'avaient satisfait un temps, surtout lorsqu'il avait été nommé à la prestigieuse fonction d'agent général, mais cela ne lui suffisait pas. Ou plus.

Pendant quelques années, il avait été quelqu'un parce que, contre-avant performant, il marquait énormément de goals pour l'équipe

de foot locale et se retrouvait régulièrement applaudi et même, de temps en temps, cité dans la presse en étant le meilleur buteur de sa catégorie de jeu. Mais lorsqu'il avait dû mettre un terme prématurément à sa « carrière » footballistique en raison d'une déchirure aux ligaments croisés de son genou gauche, il était retombé dans un certain anonymat. À ce moment-là, il n'avait pas pris conscience que ce qui lui manquait vraiment ce n'était pas le foot, l'odeur des vestiaires, la camaraderie virile et l'adrénaline de la victoire. Il était alors devenu entraîneur, mais cela ne l'avait pas comblé. Il ne savait pas vraiment pourquoi. S'il n'avait pas vécu une histoire torride avec celle qui allait devenir son épouse, il se serait mis à déprimer.

Et puis, il y a eu cet appel du pied d'un politicien local qu'il appréciait. Il s'était retrouvé, après une campagne éphémère, élu dans le législatif local, puis il était entré au comité du parti. Faute de combattants, il s'est vite retrouvé à la présidence de sa formation politique, sans vraiment rechercher une telle fonction. Et là, de nouveau sur le devant de la scène, il s'est senti revivre.

Aujourd'hui, il ne trouve aucune échappatoire. Il n'a jamais traversé une telle situation. Il se demande comment il va surmonter cette épreuve.

Il sent les larmes lui monter aux yeux. Il n'a pas la force mentale pour faire comme si rien ne s'était passé. Ce mal-être lui vrille l'esprit.

Un instant, il songe à aller tout raconter, tout avouer à la police, quitte à en payer le prix fort, pour effacer l'ardoise et repartir à zéro.

Puis, il se ressaisit. Il sait qu'il ne peut pas juste vider son sac. À l'instant même où il ouvrira sa bouche, sa vie basculera dans une autre dimension. Plus rien ne sera comme avant ; plus rien ne sera comme maintenant.

Jean-Paul se redresse sur sa chaise. Il bombe le torse soulevant du même coup sa chemise bleue, qu'il a soigneusement repassée.

Toujours seul dans la pièce, il se parle à lui-même, à haute voix, les poings serrés : « Je ne vais pas me laisser faire ! Je ne vais pas baisser les bras ! »

Il veut sauver sa famille. Sauver son parti. Il veut se sauver lui-même, à défaut de sauver son âme.

À cet instant précis, il sait qu'il a franchi la frontière entre le bien et le mal. Il est passé du mauvais côté. Pour toujours.

LE CAMP D'AUGUSTIN

On rit bien ici. On boit. On parle fort. On fait des blagues.

Il y a comme un air de victoire annoncée. Le parti d'Augustin se sent sûr de lui, sûr de ce candidat qui a réalisé un score canon il y a quatre ans et qui se représente cette fois encore.

Un rapide sondage informel a conforté le sentiment général de son camp : conseiller communal sortant, il dispose de tous les atouts pour renverser celui qui préside sa commune. L'heure de la revanche a sonné pour les conservateurs, qui se sentent appelés à détrôner le radical qui règne depuis bien trop longtemps à leurs yeux.

En tapant les chopes de bière sur la table, l'heure est à l'analyse. L'alcoolémie ambiante aide à aller au fond des choses, comme on boit jusqu'au fond du verre.

Il n'y a là que des hommes, à l'exception d'une jeune femme discrète, la vice-juge, qui ressent aujourd'hui, un peu plus que d'habitude, le sentiment d'être l'alibi féminin. Elle sait que la majorité de l'assemblée ignore jusqu'à son prénom, Garance.

Elle s'isole un instant, sans que personne ne s'en rende compte.

Elle observe.

À ses yeux, ils se ressemblent tous. Maintenant qu'elle les fréquente et les voit depuis de nombreux mois, elle en brosse un portrait au vitriol.

Ces hommes exercent un métier qu'ils n'apprécient pas, vivent avec des femmes qu'ils n'aiment pas ou plus. Seule l'habitude, ou la peur de se retrouver seuls, cimente leurs couples.

Insignifiants dans leur vie quotidienne, la politique les met en lumière. Leur fonction est devenue la partie prépondérante de leur identité. Quand ils se présentent à quelqu'un, juste après leur nom, ils se proclament conseiller, député ou chef de groupe. Ils bombent le torse à chaque fois qu'ils « passent dans le journal », qu'un journaliste leur tend le micro ou, honneur suprême, lorsqu'une caméra pose son œil sur eux.

Parmi les gens invisibles, ils se sentent importants, n'ayant pas compris que leur fonction, qu'ils exercent de manière éphémère, leur confère un modeste intérêt, qui leur sera ôté dès la fin de leur mandat. Tous ces mâles qui se pavanent autour d'elle sont la caricature d'eux-mêmes. Quadras ou quinquagénaires, tous plus ou moins dégarnis, l'estomac bien préparé pour ingurgiter de la bière jusqu'à plus soif, la voix grave et forte. Au fur et à mesure de l'avancement de la soirée, les chemises noires aux bras retroussés, laissent apparaître de plus en plus d'auréoles qui souillent l'air ambiant.

Elle les scrute. Ils parlent tous plus ou moins en même temps, écoutant à peine celui qui s'exprime ; il faut dire que pour écouter, il faut entendre, or le brouhaha est tel que plus personne n'entend personne, ce qui ne semble d'ailleurs nullement les perturber.

Le volume sonore baisse d'un ton lorsque la tactique politicienne revient sur la table :

- Je ne vois pas trop ce qui pourrait nous arriver, Augustin a tout fait juste durant cette législature.
- Tout juste, tout juste. Je dirais plutôt qu'en ne faisant rien...
- Tu exagères !
- ... qu'en ne faisant pas grand-chose, il a surtout évité de faire faux.
- Si tu te lances sur de gros dossiers, tu feras forcément des mécontements. Et si tu es assez ambitieux pour mener de front plusieurs réformes, eh bien tu multiplies les sujets de discorde.

- Je ne vais pas te contredire, mais il y a quand même pas mal de monde qui applaudit son bilan.
- Oui, mais ça ne se traduit pas forcément par des suffrages en plus. Beaucoup considèrent qu’il est juste normal qu’un élu réussisse à mener à bien ses projets, surtout s’ils ne sont pas très nombreux.
- Ouais. Il y en a encore qui croient aux promesses électorales.

Gros éclat de rire.

À cet instant précis, un homme entre dans la salle. Il crie, les mains ajustées en porte-voix, pour faire passer son émission sonore au-dessus de celle de tous ceux qui étalent leur savoir pluridisciplinaire entre deux mousses.

- Mesdames et messieurs, chers amis politiques. J’ai une terrible nouvelle à vous annoncer.

Le silence s’installe d’un coup, d’un seul. Un sombre pressentiment parcourt l’assemblée.

La vice-juge a juste le temps de se dire que ce n’est pas la première fois qu’elle a droit à un « mesdames » rien que pour elle.

Tout le monde porte son attention sur l’orateur impromptu qui ne ménage pas le suspense bien longtemps ni ne tourne autour du pot :

- Augustin est mort !

COMPLICITÉ

Jean-Paul finit par rentrer chez lui. Cela fait presque deux heures que la réunion du comité du parti radical est terminée. Il a hésité à se commander un petit coup d'abricotine pour atténuer sa douleur, son angoisse, sa solitude. Il y a finalement renoncé.

Il veut être à peu près lucide lorsqu'il rentrera chez lui.

La courte marche qui le sépare de son domicile lui fait du bien. La fraîcheur ambiante sous un ciel obstrué par d'imposants cumulus lui permet d'oxygéner ses neurones, même si de nombreuses voitures polluantes passent à côté de lui. Il avait bien besoin d'un bol d'air, même vicié.

Il marche lentement. Il ne sait pas comment il va affronter le regard de son épouse.

Carole est la femme de sa vie, elle est sa vie, sa raison d'être en dehors de son engagement politique. Il l'a rencontrée jeune, lors d'une fête au village. Cette jolie brune au visage un peu rond parsemé de subtiles taches de rousseur, avec une petite coquetterie dans l'œil, lui a tout de suite plu.

Il a longtemps hésité, il ne se sentait pas à la hauteur. Puis, le cœur battant à une vitesse folle, il s'est décidé à l'inviter à danser.

Il se rappelle ce premier soir pendant lequel les deux amoureux avaient dansé sans se parler, durant des heures. Il humait son parfum comme pour se laisser envahir par elle.

Au bout d'un moment, Carole a appuyé sa tête contre le torse de ce beau mec qu'il était, brun lui aussi, plus grand qu'elle.

Depuis, ils ne se sont plus quittés. Ils se sont approchés lentement, à leur rythme. Ils ont attendu des mois avant de transformer les échanges de caresses en actes sexuels. Depuis, à l'approche de la quarantaine, leur couple confine à l'épanouissement, en tous points, même si lui se serait bien vu devenir papa, alors qu'elle se refuse de voir son corps déformé sous l'effet d'une grossesse. Elle n'a pas non plus envie d'abandonner sa carrière professionnelle. À la fois professeure, chercheuse, cheffe de projets, elle se sent parfaitement épanouie, dans son job, dans sa vie. Elle a trouvé en Jean-Paul un homme qui l'admire, qui la respecte, qui se soucie de son bien-être, dans son quotidien comme sous la couette. Et puis, elle le trouve beau, même s'il n'est plus aussi athlétique que lorsqu'il jouait quotidiennement au foot, mais elle apprécie qu'il soigne toujours ses pectoraux et épile une grande partie de son anatomie, même la plus intime. La vie qu'elle espérait, elle la vit avec cet homme, comme dans un rêve devenu réalité.

Jean-Paul prend son courage à deux mains et pousse la porte du domicile conjugal. Il est accueilli par l'odeur apaisante de la lavande. Comme d'habitude, Carole est là, elle l'attend avec le sourire. Elle sait que son homme vit intensément ces périodes électorales, comme hier ses matchs de Coupe. C'est désormais sa vie, sa passion. Et là, il se trouve en plein dedans.

Elle l'attend dans sa plus belle nuisette, sa préférée, la plus coquine. Malgré plusieurs années de vie commune, la transparence de ce vêtement crée toujours son effet. Et elle adore plaire à son mari, le sentir affriolé, se sentir désirée. Cela a un côté rassurant ; sur sa capacité à plaire, sur la solidité de leur couple.

Mais là, ce soir, la nuisette ne provoque aucune réaction. Même pas un sourire poli.

Son homme, elle le connaît par cœur, elle voit bien qu'il est préoccupé. Il a le regard des mauvais jours, celui qui annonce de grosses perturbations.

Carole imagine le pire, le scénario tant redouté. Elle pense immédiatement à une rivale. Elle imagine qu'elle est en train de perdre l'homme qu'elle a toujours aimé.

Jusqu'à ce que les mots tombent :

– Chérie, il faut que je te dise...

Carole devient livide.

– Mais...

Les autres mots ne trouvent plus le chemin de sa bouche. Elle doit faire un effort pour pouvoir énoncer son pire cauchemar :

– Tu as quelqu'un d'autre dans ta vie. J'en étais sûre...

Jean-Paul avait imaginé toutes les réactions possibles. Sauf celle-là. Focalisé sur sa douleur intérieure, le sens de ces derniers mots lui échappe.

– Quoi ? Mais qu'est-ce que tu me chantes ? De qui me parles-tu ?

– Tu vas m'avouer que tu me trompes !

– Je n'ai pas envie de plaisanter avec ça...

Le ton de l'épouse devient sec, comme un ordre :

– Moi non plus. Avoue-moi tout...

– Je n'ai absolument aucune envie de regarder une autre femme que toi ! Honnêtement, même si je le voulais, je ne saurais pas m'y prendre et, en plus tu me manquerais après quelques minutes seulement.

Les phrases sont prononcées avec douceur, un brin de naïveté, mais les paroles sont emplies de sincérité. Elles soulagent, à moitié, l'épouse qui craignait par-dessus tout d'être bafouée.

Son mari poursuit :

– J'ai quelque chose de grave à te dire.

Mille soucis potentiels passent, en une fraction de seconde, par la tête de celle à qui cette affirmation est destinée, en commençant par le plus méchant des cancers qui soit.

Son mari ressent cette inquiétude, la prend dans ses bras et l'emmène dans leur chambre. Ils s'asseyent sur le lit côte à côte, se tenant par la main. Et là, Jean-Paul, qui d'habitude s'enferme dans sa grotte intérieure pour gérer chaque souci, se met à parler, longuement, en pesant chaque expression, en entrant dans d'infimes détails. Il en a besoin.

Son épouse l'écoute attentivement, sans mot dire. Au fur à mesure que le flot de paroles prend de l'ampleur, elle mesure le drame que son aimé traverse, qu'ils vont traverser ensemble dès cet instant.

Jean-Paul termine avec un « voilà, tu sais tout », prononcé la boule au ventre, dans l'attente du verdict... Celui-ci tombe sous la forme d'un baiser tendrement déposé sur sa bouche :

– Je suis avec toi, quoi qu'il arrive, quoi que tu décides. Pour le meilleur et pour le pire, dans cette vie et les suivantes.

Jean-Paul se détend ; cette dernière formule que son épouse utilise souvent, crée une certaine complicité entre eux. Il est rassuré. Il n'a pas perdu celle qu'il aime. Ils s'embrassent, ils s'enlacent, ils font l'amour comme ils ne l'ont encore jamais fait. La peur de perdre l'être aimé a rendu l'instant plus palpitant qu'à l'ordinaire. Ils laissent tomber leurs tabous, ils laissent leurs fantasmes prendre le dessus, leurs corps prendre un chemin inhabituel. Ils aiment ça, ils s'aiment encore plus. Ils jouissent à l'unisson.

Transpirant comme jamais, il reprend son souffle et ses esprits. Au fond de lui, il sait que, contrairement à ce qu'il lui a assuré, elle ne sait pas tout. Elle ignore l'essentiel.

L'INFO BRUTE

Mon téléphone sonne. L'épouse d'Augustin me rappelle. Je me rends compte que je ne connais même pas son prénom.

Je n'ai pas le temps de prononcer le traditionnel « allô ».

J'entends ses larmes, sa tristesse :

– C'est terrible! C'est terrible!

Et elle éclate en sanglots. Je me sens emprunté. Je ne sais quelle attitude adopter. Après quelques secondes d'hésitation, je lui pose la seule question qui me traverse l'esprit. J'ai conscience de sa banalité, mais je n'ai rien trouvé de mieux :

– Qu'est-il arrivé?

Les pleurs deviennent torrent de larmes. Je l'entends haleter.

Entre deux hoquets, elle me glisse, avec des mots à peine audibles :

– Augustin est mort. Ils l'ont tué!

Mon sang se glace. Désespéré, je lui pose mille questions sur les circonstances du drame, comme si c'était ce qui importe le plus à l'instant présent.

J'acquies vite la conviction qu'elle n'est encore au courant de rien, sinon de la fin tragique de son mari. Mais elle sait déjà que quoi qu'on lui dise elle ne croira pas à la thèse du suicide. Pour elle, il paraît évident qu'on en voulait à son mari, dont la réussite étincelante faisait de l'ombre à bien trop d'incompétents qui s'ignorent.

J'essaie maladroitement de la consoler, comme si on pouvait soulager quelqu'un qui vient de perdre sa moitié, celui qui a partagé toute sa vie d'adulte. A défaut, je lui fais part de ma sympathie et lui présente mes condoléances.

Je l'imagine esquisser un demi-sourire poli, ce qui me met mal à l'aise; j'ai envie que cette conversation s'arrête, tout en me rendant compte du côté égoïste que cette pensée comporte, puisque pour elle la souffrance ne va pas s'estomper. Du moins pas dans les jours ou les mois qui viennent.

Les mots finissent par s'épuiser.

Je peux enfin boucler, soulagé, non sans m'en vouloir un peu des sentiments qui se sont glissés en moi.

Sitôt la conversation terminée, je respire quelques secondes, histoire de faire baisser la tension et j'appelle la police.

Je n'ai pas grand espoir d'obtenir des informations pertinentes, mais c'est une sorte de passage obligé. La réponse tombe: «enquête en cours», pas d'autres commentaires.

J'aurais pu parier.

Je n'ai pas plus d'informations du côté de la procureure générale, Beatrice Pilloud. J'obtiens à peine la confirmation du décès.

La porte-parole de la police, Kathleen Cornaille, veut m'aider à effectuer correctement mon travail, même si elle ne peut rien me dire. Quelques instants après mon appel, elle me transmet un projet de communiqué de presse. Je ne peux pas encore le citer parce qu'il n'a pas été validé. Cela me permet tout de même de savoir qu'un homme a été renversé par une voiture à 19 h 06 et que le chauffeur ne s'est pas arrêté. Malgré l'arrivée rapide des secours et son transfert hélicoptéré à l'hôpital, la victime n'a pas pu être sauvée. J'apprends également qu'un appel à témoins sera lancé demain dans la matinée. Normalement.

J'appelle mon rédacteur en chef, Vincent Fragnière, et on se met d'accord sur la manière de mettre en ligne cette information qui va bouleverser bon nombre de nos concitoyens. Nous serons sobres. Factuels et sobres. Le sensationnalisme n'a jamais été l'apanage de notre journal, « Le Nouvelliste », et nous n'allons pas rompre ce comportement aujourd'hui.

L'ENTERREMENT

Une pleine page d'annonces mortuaires dans « Le Nouvelliste ». De la famille proche aux remontées mécaniques, en passant par ses contemporains, son parti et ses amis de chasse, chacun a tenu à publier une marque de reconnaissance ou de sympathie.

Le rappel à Dieu de cette figure emblématique n'est pas passé inaperçu. L'homme a marqué l'histoire de son bout de pays, comme il a marqué les gens avec qui il a œuvré. Des articles sont mis en ligne par des médias aux quatre coins du pays, reprenant pour la plupart une dépêche de l'agence Keystone-ATS.

Le texte du faire-part publié par la famille n'évoque pas la manière dont il est mort. Un adverbe résume la situation : « tragiquement ».

Un mot qui laisse ouvertes toutes les hypothèses : de la simple collision mortelle au meurtre délibéré.

Le jour de l'enterrement, l'immense église paroissiale, si souvent à moitié vide depuis quelques années, est bondée. Les portes du fond sont restées ouvertes pour permettre aux paroissiens qui n'ont pas trouvé place dans les rangées de suivre l'office religieux depuis l'extérieur.

La cérémonie est concélébrée par un prêtre d'origine africaine et une pasteure vaudoise. Je ne peux m'empêcher de penser que cette double présence aurait fait hurler des paroissiens bien-pensants il n'y a pas si longtemps. Aujourd'hui, personne ne trouve à redire

concernant cette manière de procéder, mise en place pour tenir compte du mariage mixte dans lequel a vécu le défunt.

La famille occupe le premier rang, comme le veut la coutume. La veuve, toute voûtée sous l'effet de la douleur, est soutenue par sa petite-fille, qui l'enlace et lui essuie les larmes avec une douceur infinie. Derrière eux, tout ce que la commune compte d'autorités est regroupé, du député à la vice-juge, en passant par les conseillers et le préfet.

Les principaux amis politiques de celui qui est allongé dans sa boîte en mélèze se trouvent juste derrière, tous portant des vêtements sombres, dont une cravate noire identique pour tout le monde, portée comme un étendard du parti des noirs, les conservateurs.

À la tribune, le chœur mixte mis sur pied spécialement pour animer les enterrements chante « Puisque tu pars » de Jean-Jacques Goldman, avant de céder sa place à la fanfare dont Augustin était le parrain. Tout le monde sait qu'il en était aussi l'un des principaux sponsors, même s'il évitait d'évoquer ce rôle.

Au moment où le cercueil entre, le conseiller communal conservateur Étienne, qui s'est installé juste derrière la veuve explorée pour pouvoir lui serrer la main, touche du coude son collègue du Conseil et lui glisse à l'oreille :

- Il faut qu'un membre de la famille d'Augustin soit candidat sur notre liste.
- Tu crois ? Mais aucun d'entre eux n'a la moindre expérience en matière de gestion communale, si tant est qu'ils s'intéressent à la chose publique.

Étienne ne prend pas la peine de répondre aux objections. Il a son idée. Il n'en démordra pas.

- L'émotion amènera des suffrages... Crois-moi.

Luc, qui a l'habitude de se soumettre, opine du chef et souffle :

- On pourrait demander à sa fille.

- Non, c'est trop risqué. Elle approche de la cinquantaine. Au fil du temps, elle a dû se retrouver avec quelques casseroles, qui ressortiront au pire moment.

Luc ne connaît pas suffisamment la vie locale pour savoir à quoi il est fait allusion, mais ne veut pas le montrer.

- Alors à qui?
- Il faut quelqu'un de beaucoup plus jeune.
- On lui reprochera son inexpérience.
- Sans doute, mais elle n'aura rien fait pour se mettre à dos une partie de la population. Au contraire, c'est idéal.

Luc ouvre la bouche pour émettre une protestation, avant de s'entendre dire par son collègue qui pointe une jeune fille du menton :

- Profite de l'apéro d'après la cérémonie pour toucher un mot à la petite étudiante. Je suis sûr que tu trouveras la formule pour la convaincre. Parle-lui, par exemple, de la mémoire de son grand-père qui serait fière d'elle.
- D'accord, je vais lui parler...
- En plus, avoir une femme, jeune et jolie par-dessus le marché, c'est bon pour l'image. On a rarement été les champions de la parité.

L'INFORMATEUR

Je me suis placé debout tout au fond de l'église, une position stratégique qui me permet de passer relativement inaperçu, tout en pouvant observer ce qui se passe. Et pour pouvoir m'éclipser le moment venu.

La cérémonie se déroule de manière très classique. Le seul fait marquant, que je vais relater dans mon article, se résume à l'éloge funèbre prononcé par le président de commune. Dans sa bouche, Augustin devient un personnage emblématique de toute la région, une figure cantonale. Je note les idées que le défunt a développées ou défendues avec succès.

Les propos finissent par s'apparenter à une hagiographie qui s'allonge à n'en plus finir.

Je trouve assez cocasse cette situation, puisque l'orateur et celui dont il brosse un portrait élogieux auraient dû être les principaux rivaux de la présidentielle à venir. Si la mort n'avait pas changé la donne, chacun des deux hommes aurait utilisé toute son énergie pour combattre... alors que là, allongé dans sa boîte en bois, le trépassé devient le meilleur politicien que la commune a connu...

L'orateur espace ses mots pour laisser retomber les effets de l'écho.

Il se remémore les moments partagés avec l'homme dont il fait l'éloge, les mots font leur effet et les larmes coulent à flots. Même si je ne connaissais pas intimement le défunt, je me sens envahi par l'émotion moi aussi. Je sens mes yeux s'embuer et l'image de tous ceux qui me sont chers et qui ont quitté cette terre apparaissent à mon esprit. J'ai

l'impression de ressentir la présence de ma mère, de ma tante, de mon oncle, de mes grands-parents...

L'encens envahit l'espace, lorsque les mots laissent la place au silence. Au moment de la communion, je m'apprête à m'éclipser quand un homme que je ne connais pas vient s'installer entre la porte de sortie et moi. Je me sens agressé par son odeur corporelle dominée par un relent de cigare bon marché.

Il m'adresse un signe de tête furtif, m'indiquant son intention de me parler. Je me penche vers lui, malgré une certaine réulsion olfactive.

– Vous êtes journaliste, c'est juste ?

– Oui, effectivement.

– Vous voyez tout ce petit monde autour du cercueil ?

– Oui. Et ?

– Les hypocrites, ils le pleurent tous, alors que l'un d'entre eux, au moins, a provoqué son départ pour un monde réputé meilleur...

Je sursaute, mais je cherche à ne pas montrer ma surprise. Je veux en savoir plus.

– Vous savez pourquoi il aurait fait ça ?

– La jalousie ! Vous avez entendu son éloge ? Il faisait de l'ombre à trop de monde. Il ne permettait pas à certaines ambitions de s'épanouir. Il fallait donc l'éliminer...

Sur cette déclaration chuchotée, l'homme remet son manteau, son chapeau et quitte l'église, me laissant l'image d'une apparition anachronique.

Mon interrogation « Mais qui... » reste suspendue dans le vide.

Je veux le suivre, mais je vois qu'il me sera difficile de me frayer un chemin entre les paroissiens qui reviennent de leur communion. Je me résous à rester à ma place et, à défaut de prier, à méditer...

RECRUTEMENT

La famille suit le cercueil jusqu'au cimetière. Une poignée de proches l'accompagne, comme les ténors de sa formation politique, alors que tous les élus de l'autre bord partent prendre ce qui est appelé ici le verre de l'amitié et qui consiste en réalité en une agape pendant laquelle quelques vins de la région coulent à flots, accompagnés de plats typiquement valaisans.

Devant le trou creusé dans la terre, le silence s'impose pendant que le prêtre et la pasteure égrènent les prières et les allusions à la vie de son saint patron.

Puis le petit groupe se retire, laissant la veuve seule avec quelques membres de sa famille et les employés des pompes funèbres qui recouvrent le cercueil de terre.

Observant la scène à quelques mètres de distance, Étienne touche Luc du coude :

– Vas-y, c'est le moment.

Le conseiller se sent mal à l'aise. Il ne sait comment aborder la jeune étudiante qu'il connaît à peine. Il y a quelques minutes, il ignorait encore qu'elle se prénomme Chloé. Il hésite, mais il sait qu'il n'a pas le choix. La demande qui lui a été faite s'apparente à un ordre. Il le sait pertinemment.

Il avance sa longue et svelte silhouette à travers les rangées humaines. Serre quelques mains. Accorde un mot gentil à plusieurs membres de la famille de celui qui est devenu le « cher disparu ».

Son collègue suit la scène de loin. Il le voit s'arrêter longuement

devant la jeune femme. Après quelques minutes, elle hoche la tête. L'observateur sourit. Il se met légèrement en retrait, alors que de fines gouttes de pluie commencent à tomber renforçant les senteurs d'humus, et il attend.

Luc le rejoint, sans se hâter, pour ne pas rompre la solennité des lieux.

- Ça n'a pas été simple, mais elle a accepté.
- Que lui as-tu dit pour la convaincre?
- Je lui ai parlé de la mémoire du défunt, de l'aura de sa famille, de la place des femmes dans la gestion de la communauté...
- C'est bien, coupe Étienne qui n'a pas besoin d'en savoir plus.

Luc affiche sa satisfaction sur son visage.

- Maintenant, je vais la soutenir à fond pour qu'elle soit élue. Ce ne sera pas simple pour elle, parce qu'elle n'est pas encore très connue. Elle compte sur toi et...

Étienne se retourne vers lui :

- T'es un peu blond, toi.
- Mais pourquoi me balances-tu ça ainsi? Je ne vois pas ce que ma blondeur...
- Je ne vais pas lui accorder mon soutien. Et toi non plus d'ailleurs.
- Quoi? Mais je viens de passer un quart d'heure à lui parler en sortant d'un cimetière pour qu'elle s'engage et on ne va pas l'aider?
- Réfléchis un peu!
- Je ne comprends pas...

Étienne secoue la tête. Il peine à concevoir l'incommensurable naïveté de son collègue.

- Il ne faut pas qu'elle soit élue!
- Mais, alors pourquoi...
- Elle est là pour nous assurer le soutien de sa famille, mais aussi celui des gens peu politisés qui l'ajouteront sur leur bulletin par sympathie. Elle nous apportera aussi le vote des femmes et celui des jeunes qui ne se sont encore jamais rendus aux urnes et qui vont le faire juste pour l'appuyer. À la proportionnelle, c'est positif pour nos couleurs.

- Alors, pourquoi ne pas la soutenir ?
- Parce qu'elle ne doit pas être devant nous ! Tu sais très bien que dans une élection avec des listes ouvertes, nos véritables adversaires ne sont pas les candidats des autres formations, mais ceux qui se trouvent sur notre liste.
- Prends-moi pour un idiot si ça t'amuse, mais je ne pige rien à ce que tu me racontes.

Étienne hausse les épaules. En vieil habitué de la politique locale, ces réflexions lui paraissent évidentes. Il peine à concevoir que tout le monde ne perçoit pas la réalité des choses. Il se contient pour ne pas se moquer.

- Je vais t'expliquer de manière simple. Six noms figurent sur notre liste, qu'il faut bien appeler Le Centre, désormais. Nous détenons trois sièges jusqu'ici, celui d'Augustin et les deux nôtres. Donc, lors du prochain scrutin, il faut que nous nous retrouvions dans les trois premières places pour être élus.
- Oui, ne me prends pas pour un demeuré tout de même, jusque-là c'est bon.
- Ben alors ! Si la petite nous passe devant et avec le nouveau venu, Jean-René, qui va finir premier, même s'il n'a aucune compétence, juste parce qu'il vient d'une grande famille, fais le calcul, un de nous deux ne sera pas réélu...
- Ah oui... vu comme ça.
- Ce n'est pas « vu comme ça ». Il n'existe tout simplement pas d'autres manières d'aborder le sujet. C'est purement mathématique.

Luc réfléchit un instant avant d'opiner du chef :

- Oui, tu as raison... si je demande à mes amis de la soutenir et qu'elle ne rend pas la pareille, je me retrouve pomme avec le bour.
- Étienne sourit. Il a réussi à faire passer son message :
- Je vois que tu as tout pigé.

Luc se perd dans ses réflexions. Il essaie d'intégrer dans sa manière de penser ce qu'il vient d'apprendre. Et il se sent un peu désorienté.

– Bon, ben, qu'est-ce qu'on fait maintenant si on ne veut pas qu'elle fasse un carton à notre détriment?

– Il faut que nos adhérents croient que la famille du défunt nous a imposé cette gamine, mais qu'on ne doit pas les laisser gagner, pour ne pas rester éternellement sous la coupe de cette dynastie et qu'on évite de porter au pouvoir son inexpérience.

Luc prend conscience de la duplicité de ce qu'il vient d'entendre, mais il ne souligne pas. Il sait désormais que cette roublardise fait partie du « jeu » politique.

– D'accord, je vais aller...

– Es-tu devenu fou, ma parole!

– Pourquoi me traites-tu de fou? C'est toi qui viens de me dire de...

– Ces explications ne doivent pas venir de nous! Ça fait trop intéressé, ça nous desservirait. Il faut être beaucoup plus subtil que ça. Il faut expliquer à l'une ou l'autre personne de confiance ou, encore mieux, à un naïf qui croira avoir tout compris tout seul, qui doit faire passer le message à notre place.

Abasourdi, Luc approuve.

Il écoute encore quelques minutes son mentor argumenter, avant de partir vers sa voiture.

En marchant, du pas lent de celui qui rumine, son cerveau s'illumine...

– Cela explique le nombre de coups de crayon que j'ai reçus la dernière fois... Étienne n'y est sans doute pas pour rien.

Il secoue la tête. Il pensait jusqu'ici que sa difficulté à récolter des voix était due à son origine française, même si ça fait quasiment vingt-deux ans qu'il habite de ce côté-ci de la frontière. Certains ont peut-être percé à jour son homosexualité, même s'il ne la vit pas ouvertement. Il s'est toujours refusé à accomplir un coming-out, estimant que sa manière de vivre sa sexualité fait partie de sa sphère privée et n'a rien à voir avec la chose publique. Il ne voit pas pourquoi il devrait

afficher son attirance pour des hommes, alors que d'autres taisent leur goût pour la position du missionnaire ou pour des pratiques sadomasochistes.

Par hasard, il avait entendu une électricienne expliquer à une amie ne pas avoir voté pour lui, parce qu'il « ressemble trop à Fabrice Luchini », un acteur dont le côté maniéré l'insupporte.

Maintenant, il n'est plus si convaincu par ces explications :

– Purée, ce que j'ai pu être naïf ! J'ai appuyé Étienne de toutes mes forces et lui, dans mon dos, il me savonnait la planche pour être tout devant...

La lucidité peut parfois devenir cruelle. Elle peut aussi rendre un homme cruel.